

Résonance, dissonance, réparation

Trop près du monstre dévorateur, le pays perdu s'abîme et meurt, loin de lui, la vie y est débordante...

un pays trouvé au milieu de "la mer, la mer toujours recommencée !". (P. Valéry)

Parsemer les pages, sans écraser

raconter les métamorphoses successives du temps perdu

découvrir le lieu d'avant

écrire au présent le roman

disparaître avec lenteur, fatalité,

s'enfouir dans la terre

chaque jour davantage, s'éteindre

chercher les âmes perdues

La route n'est pas large,

le ravin est très profond,

beaucoup de virages

un paysage superbe,

loin de tout

intemporel.

des ruines détruites sous des avalanches de pierre et de neige.

La route est longue pour atteindre l'isolement.

Qui peut habiter ici?

Un femme est là, immobile, elle garde le lieu, statique, imperturbable : la solitude ne l'affecte pas

Pierre blanche, pierre noire, elle vit la dualité du temps divisé de l'espace, des êtres.

Le lieu est une de ces grandes étendues qu'on perçoit à une ligne d'horizon qui serait barrée d'un mur, devant lequel des personnages minuscules seraient

présence, semblables à cette distance, et on imaginerait les cérémonies sur la place centrale orientée selon les points cardinaux.

Sur les marches des escaliers, des marques rondes serviraient de repères. Au milieu de la place il y aurait une fontaine protégée par des grilles. Un gardien, immobile, briserait le silence de son chant

Il y aurait autour sept montagnes, autant de dieux et l'entrée serait bordée de dalles noires et blanches. Il y aurait une pierre creusée de trous comme autant de constellations qu'on emplirait d'eau et où le reflet des étoiles permettait de faire des prédictions.

Des pays éloignés de milliers kilomètres, dissemblables de prime abord par les saisons, le froid, la chaleur, qui se retrouveraient dans les paysages intérieurs, comme s'il existait une entité de la perte, retirée en pleine montagne ici ou là-bas. Un pays auquel il faudrait trouver un nom, un village perché au terme d'une route qui se dérobe sans cesse, saupoudrée de chemins creux, de ponts de pierre, de forêts de pins, de hameaux suspendus.

S'égarer, errer de faux fuyants en faux fuyants, jusqu'à ce que le pays se dévoile comme une promesse : là, une toiture de lauzes, un vieux mur apparaissant, disparaissant, des farfadets, telle l'illusion guidant vers ce pays de "nulle part", un non-lieu d'utopie qui laisserait aux érudits le loisir de s'ébattre à ses pieds dans une indifférence absolue.

Un réseau de souterrains peu à peu oublié, l'étendue de plusieurs générations, l'alternance de petites et grosses pierres, difficile d'accès, isolé, perdu au bout du monde, là, où les fardeaux de la femme se fraient des chemins difficiles, encombrés, retors, noués.

Au bout du périple, la route se transforme et on entre dans le village par le cimetière.

Ici, ce sont les morts qui rappellent que le temps vit.

Quelques mètres plus loin le sinistre messenger augural, annonce la mort d'un enfant, le seul enfant peut-être...

Une mort proclamée comme un coup de théâtre, le compte à rebours d'une temporalité tragique,

qui laisse entrevoir la menace

le voyage a débuté dans le paysage et se prolonge dans le temps, la veillée funèbre au cours de laquelle on vient rendre hommage à la mort...

ils apparaissent un par un sur le devant de la scène,

la mère, le père

accompagnés, dans leur recueillement de la voix du narrateur-coryphée

il chantera l'histoire, la vie, le passé : la douleur des hivers, l'amour qui sculpte les corps, façonne les esprits,

puis des êtres amputés par l'horreur, la lâcheté, la nuit, le romanesque des amours impossibles, la poésie

les femmes, les vieux et les familles, impassibles, comme toujours, quoi qu'il arrive, devant la mort d'un enfant, dans la vie.

Alors la douleur frappe, déforme les visages, modifie leur couleur, change les voix et les attitudes. Lors de la veillée, on voit la femme, les yeux broyés de chagrin, qui se rappelle, et qui pleure, inconsolable.

Le père de l'enfant lui pose une main apaisante sur l'épaule et il part, consolé?

Au matin, ses mains sont tombées, il les a mises dans sa poche, a continué son chemin.

Retrouver «trace» de l'enfant  
Le toucher, lui donner un prénom

Mieux vaut ne pas trop chercher à savoir comment les choses se passaient autrefois, cela réveille trop de pénibles souvenirs pour trop de monde.

Alors le deuil reste enseveli, dénié, la mère, le père hantés d'anesthésie émotionnelle

le souvenir remonte à de nombreuses années, à l'époque, il était interdit d'être triste.

Alors elle a appris à rire, de tout, tout le temps pour se cacher de cette souffrance sans nom.

mais là, c'est comme si le drame venait de se produire, et le souvenir a travaillé de longues années de drames en secrets, de colère contre l'in-né de l'époque.

On n'accuse personne, il y a là une fatalité que l'on n'interroge, comme une grande et douloureuse sagesse, pour accepter la vie.

Aucun témoin du sort : la saleté, le désordre jusqu'au sublime, qui fait disparaître les corps.

Dans la nuit, les clameurs indistinctes du souffle et des mugissements des bêtes qu'on appelle dans une langue noire, entre patois et français, inquiétante comme les ténèbres, comme un rituel sabbatique, l'épais silence dans l'oubli.

L'ultime repli dans cet isolement, se replie encore à l'intérieur d'eux-mêmes : les clans infranchissables qui dictent des interdits broyés, par le brise glace amoureux et les enfants de l'amour impossible.

un long chant élégiaque, un chant de deuil et de regret, un poème pour les enfants dispersés, un poème de la perte lové dans un repli montagneux, mis à l'écart, non par un quelconque mouvement d'humeur, simplement parce que "c'est comme ça".

Une simplicité, une humilité s'y perdent, un trésor de quoi prémunir les tentatives des dissemblances, des ressemblances quand elles se mettent à la marge d'une élégante impassibilité.

Le vacarme ne se détourne pas de son chemin initial, la vie se perd.

Ces différences gommées, les résonances sont nombreuses.

L'isolement, un exil total

quand les cieux sont incertains, il n'est pas rare d'être secoué au gré des vents incléments, des nuages rebelles, alors, n'ayant rien d'autre à faire, on prie.

On va dans le même parloir d'un jour à l'autre. On invente un reposoir pour se consoler

Surgit un archipel dans l'eau verte bordée de bleu . Quelques plages de sable clair au milieu de la roche noire.

L'isolement devient fragile, unique, désormais.

De temps à autre, le vent, de son souffle saccadé, devient menace.

Au matin, après une nuit agitée, la mère charrie dans ses rêves autant de cadavres qui descendraient du fleuve au moment de se coucher.

Dehors, on s'esclaffe, on parle, on rie, le bruit passe et le fracas des rêves, qui claquent au lointain, revient de nouveau.

Une journée s'achève au rythme du soleil, infatué, crépusculaire qui verse ses rayons incandescents dans l'ordinaire indifférence.

Pays perdu dissonant, à l'écart, à la marge du monde qui laisse une place immodérée à l'avoir et les attitudes que cela induit : la peur hystérique de la maladie, de la mort, l'angoisse de la vie, la perte d'un temps qui échappe à la dimension humaine, le gaspillages des vies, matières premières d'individus, de pensées...

Le monde, dépossédé témoigne de la séparation définitive et tragique, l'enfance perdue.

L'enfant est là, dans la beauté exigeante de son regard, il comble en un instant l'exil immémorial de la mère et elle se brise à nouveau, elle ne laisse rien paraître, dans ce temps qu'ils s'accordent, elle voudrait lui donner tout, toutes les années perdues de l'amour, une fiction réelle où ils se choisiraient, l'enfant, le père, la mère.

Il reste la simplicité de la promenade dans le jardin, l'évocation d'une époque où sous prétexte de révolution, de liberté, clandestinement on mettait à mort les enfants.

Puis c'est une autre époque, elle raconte des histoires d'artistes, les noms gravées sur les tables de café, ils restent à retisser le temps et la tendresse. Face à la fracture du passé, ils sont dans ce moment apaisés, ils prolongent l'instant, effacent l'exil.

Comment renouer? D'abord eux, enfant, mère et quel pont imaginer, quel geste tendre à l'autre, le père? Il y a le livre tendu entre les vies, un geste amoureux qu'elle ose vers l'un et l'autre, ouvrir la vie sur un mot actif : réparation.

Nicole Barrière